

Bernard Nominé

Amour et symptôme

Les liens de l'amour et le nœud du symptôme *

Lorsqu'on m'a demandé de participer à ce séminaire, j'ai proposé un titre alléchant : « Les liens de l'amour et le nœud du symptôme ». Autant vous le dire tout de suite, je ne suis pas sûr du tout d'être en mesure de résoudre cette question.

Cette idée est partie d'un constat simple : l'amour est un lien qui paraît beaucoup plus fragile que la relation qui attache le sujet à son symptôme. Combien de fois ne voit-on pas un homme lâcher une femme pour une autre en pensant qu'il va enfin trouver la bonne, c'est-à-dire l'objet d'amour idéal, alors que ce n'est en fait que l'occasion de répéter la relation de toujours avec la femme-symptôme de sa jouissance ? C'est un trait plus masculin que féminin, bien que cela n'exclue pas du tout qu'une femme puisse en faire autant, mais c'est quand même moins fréquent.

Si je veux comparer le lien d'amour et le nœud du symptôme, il faut d'abord que je les distingue, ce qui est certainement possible mais peut-être aussi, pour une part, artificiel. Car il y a sans doute plusieurs façons d'aimer, et on peut d'ailleurs attendre d'une analyse qu'elle puisse avoir quelque effet à ce niveau et que la façon d'aimer à la fin de la cure ne soit pas identique à ce qu'elle était au début.

J'ai été frappé par cette suggestion que Lacan lance à la fin de sa « Note italienne », où il évoque la possibilité de se passer du rapport classique que l'imaginaire entretient avec le réel et le symbolique – ce qui définit pour lui l'amour dans sa fonction de nœud inconscient – pour rendre « l'amour plus digne que ce foisonnement

* janvier 2008.

de bavardage ¹ ». Je dois à Colette Soler d'avoir souligné cette formule énigmatique, ce qui n'a pas manqué de me donner l'envie de la décrypter ou tout du moins de la commenter.

Les termes du départ de ce passage de la « Note italienne » font référence à ce que l'amour peut nouer du côté de l'inconscient de chacun des partenaires. « Le savoir par Freud désigné de l'inconscient, c'est ce qu'invente l'humus humain pour sa pérennité d'une génération à l'autre, et maintenant qu'on l'a inventorié, on sait que ça fait preuve d'un manque d'imagination éperdu ². » Ce qu'invente l'humus humain, ce n'est pas ce qu'invente chaque sujet, cela semble dire que ça foisonne tout seul et que la part d'invention de chacun y est très réduite. Ces propos reprennent l'idée déjà présente dès le début de l'enseignement de Lacan, nommément dans *Les Complexes familiaux* où il évoquait « les harmonies plus obscures qui font de la carrière du mariage le lieu élu de la culture des névroses, après avoir guidé l'un des conjoints ou les deux dans un choix divinatoire de son complémentaire, les avertissements de l'inconscient chez un sujet répondant sans relais aux signes par où se trahit l'inconscient de l'autre ³ ». On retrouve cette idée bien plus tard dans le séminaire *Encore* : « Tout amour se supporte d'un certain rapport entre deux savoirs inconscients ⁴. »

Ce savoir inconscient, on ne peut l'entendre qu'à suspendre « l'imagination qui y est courte et à mettre à contribution le symbolique et le réel qu'ici l'imaginaire noue ». Ce texte très condensé peut s'éclairer à la lecture du séminaire en cours à cette époque de la « Note italienne ».

Effectivement, dans la séance du 18 décembre 1973 du séminaire *Les non-dupes errent*, Lacan travaille la question de l'amour à l'aide de son nouage borroméen.

1. J. Lacan, « Note italienne », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 311. « On ne peut l'entendre que sous bénéfice de cet inventaire : soit de laisser en suspens l'imagination qui y est courte, et de mettre à contribution le symbolique et le réel qu'ici l'imaginaire noue (c'est pourquoi on ne peut pas le laisser tomber) et de tenter, à partir d'eux, [...] d'agrandir les ressources grâce à quoi ce fâcheux rapport, on parviendrait à s'en passer pour faire l'amour plus digne que le foisonnement de bavardage, qu'il constitue à ce jour [...] »

2. *Ibid.*

3. J. Lacan, *Les Complexes familiaux*, Paris, Navarin, 1984, p. 110.

4. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, leçon du 26 juin 1973, p. 131.

Chacun des trois ronds peut être considéré comme moyen pour nouer les deux autres. Lacan définit l'amour comme étant cette situation où l'imaginaire est pris comme moyen pour nouer le réel représentant la mort, et le symbolique étant là, et spécialement dans la parole de l'amour, pour supporter la jouissance. Plus précisément, l'amour est « ce dire qui fait événement » et qui part de l'imaginaire pris comme moyen pour nouer le réel au savoir. « L'amour n'est rien de plus qu'un dire, en tant qu'événement. Ce dire de l'amour s'adresse au savoir en tant qu'il est là dans l'inconscient, disons dans ce nœud d'être que ne motive que l'inconscient ⁵. »

Pour reprendre les termes de la « Note italienne », il s'agit de savoir si la psychanalyse peut suspendre cette façon que l'imaginaire a de nouer le symbolique et le réel, si elle peut mettre ce réel et ce symbolique à contribution et « tenter à partir d'eux d'agrandir les ressources grâce à quoi ce fâcheux rapport on parviendrait à s'en passer pour faire l'amour plus digne que le foisonnement de bavardage ».

Ce foisonnement de bavardage, c'est ce qui s'étale ordinairement sur le mur du discours amoureux où ce sont les signifiants qui copulent, comme au *Bal des incohérents* dans le « drame bien parisien » d'Alphonse Allais où le « templier fin de siècle » reconnaît sa partenaire à son allure de « pirogue congolaise », comme le lui avait annoncé son inconscient par voie de lettre anonyme. Chacun s'imagine ainsi trouver sa chacune dans une parfaite duperie réciproque. Là où Alphonse Allais laisse une chance aux amoureux, c'est qu'au moment où il leur fait quitter leur masque, c'est-à-dire au moment où ce qui faisait image se dénoue, lui n'est pas Raoul et elle n'est pas Marguerite.

Si le masque est nécessaire pour se rendre au rendez-vous, la rencontre suppose qu'on se connaisse au-delà, au sens que l'on donne dans la tradition biblique à ce mot *connaître*, c'est-à-dire apprendre ensemble qui l'on est dans un contact charnel. Pour nous psychanalystes, il n'est pas certain que la rencontre sexuelle puisse donner lieu à une connaissance réciproque et symétrique. C'est même le sens que l'on donne au fameux « il n'y a pas de rapport sexuel ». Est-ce qu'un homme peut prétendre connaître une femme parce qu'il lui a fait l'amour ? Il est probable que ce qu'une femme

5. *Ibid.*

en apprend aille beaucoup plus loin, non seulement à propos de son partenaire, mais aussi à propos d'elle-même.

Cette dissymétrie du connaître est flagrante au niveau de la structure de la libido dite masculine. L'une des conditions de l'orientation de cette libido vers son objet, c'est la méconnaissance. Œdipe ne savait pas qui était la femme avec laquelle il couchait, mais il n'est pas certain que Jocaste n'ait pas su qu'elle couchait avec son fils.

On retrouve cette même dissymétrie au niveau de la fable de Diotime. Pour qu'Éros voie le jour, il a fallu ce changement de place opéré par la rusée Penia, qu'elle précipite Poros à la place de l'*erastes* en s'étant faufilée à son insu à la place de son *eromenos*. Ce changement de place est la condition nécessaire à la naissance de l'amour. On peut s'essayer à l'écrire sur le papier et l'on voit aussitôt surgir quelques difficultés qui s'opposent à cette belle symétrie.

Dans un premier temps, c'est Penia qui est à la place de l'*erastes*. Elle qui manque de tout attend à la porte de celui qui a tout et qu'elle situe donc comme étant son *eromenos*.

$$\begin{array}{ccc} \text{Penia} & \rightarrow & \text{Poros} \\ \hline & & \\ \text{erastes} & & \text{eromenos} \end{array}$$

Pour que naisse Éros, il faut qu'à son insu Poros se retrouve dans la position de l'*erastes* et qu'il ait fait de Penia son *eromenos*, ce que je vous propose d'écrire comme ceci :

$$\begin{array}{ccc} \text{Poros} & \rightarrow & \text{Penia} \\ \hline & & \\ \text{erastes } \$ & & \text{eromenos } (a) \end{array}$$

Ces deux formules se ressemblent beaucoup, mais elles sont pourtant différentes. En effet, dans la deuxième, j'ai dû accentuer le fait que Poros désire sans le savoir : \$, alors que Penia, elle, savait tout à fait ce qu'elle visait dans le premier temps. Et si la place de Poros représente celle du sujet inconscient, Penia va représenter la place de l'objet qui cause, à son insu, son désir : a.

Si l'amour implique un changement de place dans le discours, cela suppose qu'il soit forcément réciproque. Cette réciprocity n'est qu'apparente, elle peut se concevoir au niveau des signifiants, c'est-à-dire au niveau supérieur de cette écriture que je vous propose, mais

il reste une dissymétrie au niveau inférieur qui soutient cette copulation signifiante.

J'inscris ce lien social qu'est l'amour sous forme de discours. Lorsque Lacan reprend cette armature du discours dans des conférences à Sainte-Anne, de l'année 1972, il la compare à un mur. Ce vieux mur que Léonard de Vinci recommandait à ses élèves de bien observer pour y voir apparaître dans ses lézardes, dans ses taches de salpêtre des formes qui évoquent le dos d'un athlète, une bataille navale ou je ne sais quoi d'autre. Il y a ce qui apparaît sur le mur, ce qui prend sens, ce que l'on peut y lire pour notre plaisir, et puis il y a ce qui travaille derrière.

Dans cette écriture que je vous propose, ce qui travaille derrière le mur de l'amour, c'est la cause du désir, ce fameux objet *a*, ce qui permet à Lacan ce jeu de mot de l'(a)mur.

L'amure, en termes de marine à voile, définit une orientation : on peut naviguer bâbord amure ou tribord amure selon que l'on reçoit le vent sur bâbord ou sur tribord. L'étymologie de ce mot vient du nom donné au cordage qui retenait la voile et qui était frappé sur le bord au vent en passant par un trou fait dans la muraille du navire : *ad murum* désignait donc le cordage qui passait par ce trou. En faisant résonner l'amure et en l'écrivant (a)mur, Lacan fait ressortir le mur dans l'amour. C'est ce qu'il fait en reprenant les vers d'Antoine Tudal ⁶ :

« Entre l'homme et l'amour
 Il y a la femme
 Entre l'homme et la femme
 Il y a un monde
 Entre l'homme et le monde
 Il y a un mur. »

Homme / mur / monde / femme / amour

Lacan ajoute un septième vers pour faire tourner le poème en rond : « Entre l'homme et le mur il y a la lettre d'(a)mur ⁷. »

C'était à une époque où l'on écrivait beaucoup sur du papier des lettres qui n'avaient pas qu'un statut signifiant. Elles devenaient

6. Poète et scénariste, auteur de plusieurs ouvrages sur Nicolas de Staël dont il était le fils adoptif. Ces vers sont extraits du recueil *Paris en l'an 2000*.

7. J. Lacan, *Le Savoir du psychanalyste*, séminaire inédit, leçon du 6 janvier 1972.

des objets à collectionner, à entasser en liasses, de préférence avec un petit ruban, à renvoyer à l'autre éventuellement ou à brûler.

Aujourd'hui, la lettre d'amour a sans doute beaucoup perdu de sa fonction d'objet, elle se présente davantage comme un pur signifiant à la vie éphémère comme SMS sur l'écran d'un téléphone portable. S aime S, quel message ! Parfaite symétrie. Les amants d'aujourd'hui sont connectés en permanence, avec leurs petits appareils ils peuvent vraiment s'imaginer faire Un, quelle que soit la distance qui les sépare. Avec la lettre d'amour, ce n'était pas tout à fait la même chose. Il fallait le temps de l'écrire, le temps de l'envoyer, le temps de la recevoir, puis le temps de la lire et de la relire... et elle pouvait être très longue.

Mais en écrivant la lettre d'(a)mur, Lacan perce un petit trou dans l'écran, c'est-à-dire dans l'imaginaire de l'amour, et souligne que la lettre est là pour cacher le mur sur lequel elle s'inscrit. En même temps, il nous dit que l'amour vise aussi, au-delà du signifiant du partenaire, un réel qu'il indexe d'une petite lettre, le (a) travaillant derrière le mur. Autrement dit, avec ce dispositif du discours, nous voyons que, sur le mur, les signifiants copulent amoureusement dans un foisonnement de bavardage. Mais ce qui oriente cette copulation, la véritable amure, c'est l'objet a qui la donne, mais c'est derrière le mur qu'il est situé.

$$\begin{array}{ccc} S1 & & S \\ \hline & \rightarrow & \\ \hline \$ & & a \end{array}$$

Celui qui se fait l'agent de ce discours et qui s'engage sous le masque du S1 n'a pas la connaissance de ce que son partenaire représente au-delà du masque S2 qui lui correspond.

Cela ne veut pas dire que n'importe quel partenaire puisse convenir. Lacan s'amuse avec cette devinette : « Comment un homme aime-t-il une femme ? réponse : par hasard. » Il faut le hasard de la rencontre, bien sûr, ce qui s'oppose au calcul ou à la chasse. Mais ce n'est pas pour autant que n'importe laquelle puisse convenir puisque ce qui oriente toute cette histoire, c'est l'objet a, dont les coordonnées sont très personnalisées.

« L'amour est l'imaginaire spécifique de chacun, ce qui ne l'unit qu'à un certain nombre de personnes pas choisies du tout au hasard.

Il y a là le ressort du plus-de-jouir⁸. » Cette formule que je vous propose est celle de la libido masculine, seul modèle que nous ayons sous la main pour décrire la libido. Cette formule peut-elle nous permettre de répondre à la question : comment une femme aime-t-elle un homme ? Pas vraiment, et nous sommes là confrontés encore une fois à l'impossibilité d'écrire le rapport sexuel. Si rien n'empêche une femme de s'inscrire sous le S1 et de chercher son partenaire comme S2, pour autant cela ne nous dit rien sur la spécificité de l'amour au féminin.

Pour répondre valablement à cette question, il faut d'abord passer rapidement en revue tout ce qui peut la guider consciemment :

- le désir d'être valorisée par l'amour de son compagnon, c'est une façon de satisfaire à la fonction phallique qui s'écrit $f(x)$, soit en l'occurrence femme de x ;
- le désir d'avoir des enfants ;
- le besoin de sécurité.

Il est clair que, dans son choix amoureux, une femme calcule beaucoup plus qu'un homme. C'est pourquoi dans les légendes il y a plus de sorcières que de sorciers ; c'est aux femmes que l'on attribue le pouvoir de fabriquer des philtres. Mais l'amour ne vient pas quand on le cherche ou quand on le calcule ; en ce sens, ce que Poros a vécu en se laissant philtrer vaut pour tous et toutes. Néanmoins, selon Freud, ce qui caractérise la position féminine, c'est qu'une femme cherche et demande l'amour. Elle le cherche et le demande parce que ainsi elle supplée avec l'amour à son manque phallique.

La théorie lacanienne est plus complexe, car Lacan envisage un au-delà du phallus chez la femme. En recherchant l'amour, une femme cherche auprès de l'Autre un signifiant pour valoriser et supporter son être féminin qui se présente plutôt comme ce qui décomplete cet Autre. Mais encore une fois, une femme ne trouve pas l'amour quand elle le cherche. J'aurais tendance à dire qu'une femme rencontre l'amour quand la relation avec son partenaire la rend autre à elle-même.

Certaines peuvent s'en affoler et à juste titre si elles y perdent leur amure. Ce qui amure une femme et lui permet de ne pas se

8. J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 18 décembre 1973.

perdre, c'est qu'elle n'ait pas tout sacrifié et qu'elle préserve son propre objet derrière le mur en ne le confondant pas avec celui qu'elle représente dans l'amour de son partenaire. Cela peut amener certaines à diviser leur vie, en ayant un partenaire de l'amour et un partenaire du désir. C'est leur façon de se débrouiller avec le pas-tout.

Cette femme, par exemple, consulte profondément déprimée suite à une relation amoureuse dans laquelle elle avait risqué de se perdre en ayant tout donné à un partenaire dont on pouvait, *a posteriori*, deviner la psychose. Cette femme a par ailleurs un mari dont elle est aimée, mais elle ne le désire pas. Heureusement qu'il est là pour limiter par son amour les débordements auxquels elle participe avec l'homme qu'elle cherche et qu'elle trouve dans la psychose de son amant. Mais la vie serait bien triste avec le mari s'il n'y avait cette folie qu'elle va chercher ailleurs.

Telle autre vient se plaindre d'être prisonnière d'une relation avec un homme dont elle n'est que la maîtresse. Il a sa femme et ne tient pas à la quitter. Elle ne peut donc pas compter sur lui, mais lui veut pouvoir compter sur elle quand il le désire. Elle se plaint donc de cette relation qui la fait souffrir mais qu'elle ne peut pas interrompre. C'est vraiment son symptôme.

À propos de symptôme, justement, au bout d'un certain temps elle avoue un petit symptôme qu'elle voudrait bien pouvoir lâcher. Elle passe des heures devant son miroir à presser sur des boutons, ce qui lui laisse de vilaines traces sur le visage, qu'il va falloir par la suite maquiller. Cela l'occupe beaucoup trop, ça lui fait du mal, mais elle ne peut pas s'en passer. En fait, elle en parle exactement dans les mêmes termes que de cette relation avec cet homme dont on pourrait dire qu'elle l'a dans la peau : « Je lui donne tout et je n'ai rien, l'autre elle ne lui donne rien mais elle a tout. » Cette exigence de tout donner lui a valu des relations catastrophiques avec des partenaires qui la battaient.

Bref, ces femmes, que l'amour met en danger, s'arrangent, chacune à sa façon, pour trouver une limite. La femme hystérique n'a pas tant de mal à se donner, elle est plus à l'abri parce que la fonction d'être symptôme d'un autre corps ne la tente pas du tout.

Une femme est un symptôme pour celui qui est affligé du phallus. Nous savons cela depuis que Lacan a lancé cette formule dans

son séminaire de l'année 1975. Il y a plusieurs façons de cerner cette fonction du symptôme. On peut l'écrire, dans la structure de la libido masculine, ainsi : $\frac{S}{a}$.

Une femme est supposée par l'homme pouvoir représenter sa jouissance. C'est pour cela qu'il la choisit. Cette femme-symptôme assure une fonction particulière dans la constellation familiale puisqu'elle participe de la fonction paternelle qui est une fonction de symptôme. Mieux vaut que le père ait un symptôme, ne serait-ce que celui de la perversion paternelle, « c'est-à-dire que la cause en soit une femme qu'il se soit acquise pour lui faire des enfants et que de ceux-ci, qu'il le veuille ou pas, il prenne soin paternel ⁹ ».

Avec cette fonction d'une femme-symptôme, Lacan ajoute un quatrième terme au trio œdipien. Entre le père, la mère et l'enfant, Lacan ajoute une femme comme $f(x)$. Cela est à mettre en parallèle avec le quatrième rond de ficelle que Lacan va ajouter pour pallier le ratage du nœud borroméen idéal à trois.

En 1973, déjà, quand Lacan envisageait l'amour comme nœud borroméen où l'imaginaire enlace le symbolique et le réel, il parlait du ratage de ce nœud. Ce nœud idéal de l'amour n'est qu'un pur ratage eu égard à ce qu'il vise, à savoir l'objet a qui glisse toujours hors du nœud.

Dans son séminaire *Le Sinthome*, Lacan propose donc le nœud à quatre par le symptôme.

C'est pourquoi je me suis posé la question suivante : ces deux types de nœud que Lacan nous propose, le nœud de l'amour idéal à trois et le nœud du symptôme à quatre, correspondent-ils à deux façons de faire couple ? Vue sous cet angle, la clinique de la vie conjugale nous porte à croire que le nœud le plus solide est non pas celui de l'amour mais bien celui du symptôme. Il est un fait, ceux qui ne renoncent pas au nœud idéal de l'amour passent leur temps à faire et défaire leur couple, mais, à y regarder de près, on remarque qu'ils restent très fidèles à leur symptôme.

Si j'oppose le nœud de l'amour à celui du symptôme, c'est à des fins didactiques, mais peut-on soutenir que quand un homme fait d'une femme son symptôme il n'entre là aucune dimension

9. J. Lacan, *RSI*, séminaire inédit, leçon du 21 janvier 1975.

amoureuse ? Je ne le crois pas. Mais cet amour qui participe au nœud du symptôme est peut-être, justement, « plus digne que le seul foisonnement de bavardage ¹⁰ » qui s'étale ordinairement sur le mur et qui bouche le trou du non-rapport sexuel.

En guise de réponse et pour illustrer mon propos, je vous livrerai quelques données cliniques que j'ai recueillies auprès d'un analysant qui était venu me demander de l'aide pour résoudre un choix particulièrement cornélien.

Cet homme demande une analyse parce qu'il est douloureusement divisé entre son amour pour la mère de ses enfants et son désir pour une autre femme que le hasard vient de lui faire rencontrer. Cette situation est d'autant plus douloureuse pour lui qu'elle répète ce qui l'a fait souffrir dans l'enfance, à savoir l'infidélité chronique de sa mère qui mettait en péril l'équilibre familial. Doit-il suivre la loi de son cœur et répéter la conduite de sa mère qui l'a tant fait souffrir étant enfant ou doit-il suivre la loi de la raison qui le situe du côté d'un père vertueux mais cédant sur son désir et donc déprimé ? Il s'en remet à la psychanalyse pour résoudre ce choix particulièrement difficile.

Dans un premier temps, il décline la série des signifiants qui ont présidé à ses rencontres amoureuses. C'est par l'intermédiaire de sa sœur qu'il a connu celle qui allait devenir sa femme. Il l'a rencontrée dans un bal alors qu'elle était avec un autre homme dont elle semblait être la victime. Ayant sauvé la pauvre petite, il en fait sa femme puis la mère de ses deux enfants. Mais au fur et à mesure que cette femme devient mère, elle gagne en puissance et le désir de cet homme s'émousse.

C'est alors que dans son travail il rencontre une jeune femme élevant seule un jeune enfant ; il en tombe follement amoureux. Là encore le signifiant de la sœur s'impose, car curieusement cette jeune femme porte le prénom de sa sœur.

Pour sortir du choix cornélien qui le divise douloureusement, il décide de quitter momentanément sa femme et ses enfants sans pour autant aller vivre chez la maîtresse. Il retourne, pour un temps, vivre chez ses parents. Là il est outré de s'apercevoir que sa mère va se

10. Termes empruntés à « Note italienne », art. cit., p. 311.

coucher dans la chambre de son père et que ce dernier dort dans sa chambre de garçon. Quant à lui, on lui propose la chambre de sa sœur. Tout indique que les signifiants copulent dans le désordre dans cette famille. Certes il a un père mais dont la fonction de symptôme n'est pas assurée. De ce fait, le fils apparaît prisonnier de cette copulation signifiante qui lui tisse un destin.

Quelque temps plus tard, alors qu'il a clairement fait le choix de se séparer de sa femme, il fait le rêve suivant : il voit sa femme dans un bal, elle est au bras d'un autre homme, ce qui le rend fou de rage.

Il comprend alors que ce qui lui manque pour désirer sa femme, c'est le désir d'un autre. Tout tourne autour de la figure du père résigné dont le désir était défaillant. Un père qu'il aimait et dont il s'efforçait de répondre à la demande en étant son champion, un père qu'il soutenait, prenant son parti contre la mère volage qui le faisait souffrir. Il était arrivé à l'analyse avec ce modèle de l'amour fondé sur le nom-du-père, et voilà qu'il découvrait que le désir était du côté de sa mère, sur laquelle il avait pris modèle pour la fonction de son symptôme.

« Le symptôme, c'est ce qu'on connaît le mieux », dit Lacan dans *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*. Et pourtant, en s'aventurant à connaître cette maîtresse, cet homme ne s'attendait pas à y reconnaître la mère traumatique de son enfance. Si la question se pose de ce qu'un homme peut connaître d'une femme en lui faisant l'amour, il y a une autre question moins triviale : qu'est-ce qu'un sujet peut connaître de lui-même en rencontrant son symptôme dans le dispositif de l'analyse ?

Lacan nous propose une réponse à sa façon : « Connaître veut dire savoir faire avec ce symptôme, savoir le débrouiller. Savoir y faire avec son symptôme, c'est là la fin de l'analyse ¹¹. »

11. J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, séminaire inédit, leçon du 16 novembre 1976.